



# Séance 1 : Polémique

## Pourquoi une partie de la critique n'a-t-elle pas aimé *La Vie est belle* et *Train de vie* ?

### OBJECTIFS :

- Pour une oeuvre artistique, discuter de sa légitimité à dire un fait historique de façon subjective.
- Aborder le statut de l'oeuvre artistique : un médiateur entre le spectateur et le monde, porteur de valeurs humaines.

### CONSIGNE :

Lisez attentivement ce corpus de documents. Soulignez les arguments de chacune des critiques. Comparez-les avec votre propre approche du film.

**Document 1 :** une critique de *La Vie est Belle*, Roberto Benigni - sortie au cinéma en France : octobre 1998.

[...]“Traiter” la Shoah au cinéma sous forme de comédie sentimentale nous apparaît comme une grosse faute de goût, une grande maladresse éthique. Parce que ce sujet est suffisamment chargé en soi pour qu'on ne le tartine pas d'un coulis de sentimentalisme supplémentaire et superfétatoire. Ici, sécheresse de l'expression obligatoire (pensons à la petite musique de Primo Levi, à la posture “scientifique” de Claude Lanzmann dans Shoah...). En outre, le surplus émotionnel du mélo est ici assez dégoûtant en ce qu'il fait passer Benigni pour un “parangon d'humanisme qui a pris tous les risques”. Or, qu'on nous explique où est le risque dans le fait de tirer un public vers les larmes en prenant le parti d'un petit garçon contre des tortionnaires nazis ? Benigni n'est pas un héros, il est comme tout le monde, il préfère les faibles sans défense aux brutes épaisses. En se fondant sur le plus gros dénominateur commun, sur les mécanismes compassionnels les plus simplistes, son film apparaît surtout comme le produit consensuel et bien-pensant à bon compte de nos temps de charité humanitaire. Le spectateur sortira du film la conscience allégée, persuadé d'avoir fait son devoir de mémoire, oubliant ainsi les vraies questions que ce passé pose au présent. Car *La Vie est belle* ment sur toute la ligne et fait ainsi le lit douillet des thèses que l'on sait. Bien sûr, c'est au corps défendant de Benigni lui-même qui, pas plus négationniste ou antisémite que le Spielberg de *La Liste de Schindler*, n'est animé que de bonnes intentions. Mais contrairement à ce que montre son film, un gamin ne survivait pas plus de deux heures dans un camp d'extermination (les enfants étaient gazés dès leur arrivée)... De même que la dernière scène est historiquement impossible : ce ne sont pas les Américains mais les Russes qui ont délivré les camps d'extermination, pour la simple raison géographique qu'ils étaient situés à l'est du Reich. Du début à la fin, *La Vie est belle* est faux. [...]

Serge Kaganski, *Les Inrockuptibles*, novembre 1997.

**Document 2 :** une critique de *Train de Vie*, Radu Mihaileanu - sortie au cinéma en France : septembre 1998.



Une petite communauté juive d'Europe de l'Est, en 1941. Schlomo, le fou du village, annonce une nouvelle incroyable : les nazis déporteraient tous les juifs vers une destination inconnue. Le conseil des sages se réunit, mais c'est Schlomo qui lui souffle une idée... de fou pour conjurer le danger : organiser un faux convoi de déportés qui conduira tout le monde en Palestine ! On achète donc un train, on confectionne des uniformes allemands et on se répartit les rôles : les uns seront les nazis ; les autres, les déportés... Formidable idée de scénario, peut être ! Mais formidablement délicate à manipuler ! Filmer des juifs qui se chamaillent pour savoir qui acceptera de se déguiser en SS demande déjà beaucoup de tact. Montrer comment ceux qui se retrouvent dans le rôle des nazis se prennent au jeu et deviennent tyranniques, ça demande un talent plus que sûr. Certes, dès les premières scènes, Radu Mihaileanu choisit un ton, celui des contes yiddish, avec leur autodérision et leurs personnages hauts en couleur : rabbin survolté, comptable forcément pingre, simplet candide... Nous sommes donc dans une fable. Les intentions sont irréprochables, et le réalisateur - dont la famille a connu la déportation - résume joliment son projet : « Il y a une différence entre rire de quelque chose et en pleurer d'une autre manière. » Le malheur, c'est que ce voyage évoque surtout une colonie de grands enfants jouant à la guéguerre, comme les villageois d'*Astérix*. Radu Mihaileanu épuise rapidement les gags visuels autour du salut hitlérien ; puis les effets comiques de l'allemand parlé avec l'accent yiddish. Il multiplie les querelles déclenchées par un religieux ultraorthodoxe qui vire au communisme fanatique, et assaisonne l'ensemble d'une histoire d'amour d'une rare banalité. Tout est souligné, balourd... Et la fréquente grossièreté du trait finit par installer la gêne. Dommage pour des comédiens comme Rufus et Lionel Abelanski, qui, visiblement, y ont mis leur âme. On garde en mémoire un moment bref, celui où un groupe de résistants découvre avec ahurissement faux nazis et faux déportés plongés ensemble dans la prière du soir, près du train arrêté en rase campagne. Alors, on atteint à ce mélange subtil d'humanité et de farce sur fond de tragédie qui aurait dû nous emporter. Cela dure le temps d'une scène.

Bernard Génin, *Télérama*, septembre 1998.

## Séance 2 : Le cas Chaplin

En quoi les problèmes posés par *Le Dictateur* de Chaplin sont-ils comparables ? En quoi sont-ils différents ?

### OBJECTIF :

Pendre conscience qu'une oeuvre artistique se perçoit différemment selon le moment où elle est diffusée.

### CONSIGNE :

Rédigez un texte constitué de deux paragraphes pour répondre à cette question.

### Le dictateur

[...] Voilà que pour la première fois Charlie Chaplin, renonçant au personnage anti-social de Charlot, se fond dans une communauté. Une communauté qu'il aime et dont il n'est qu'un élément, au même titre, par exemple, que son voisin, M. Jaeckel : la communauté juive du Ghetto. Au générique, il ne s'inscrit pas d'ailleurs, sous le nom de Charlot. Mais sous celui modeste, presque anonyme, du «Barbier juif». Pour la première fois, Chaplin, sous le nom du Barbier juif, se solidarise entièrement avec ceux que l'on exploite, ses frères. [...]

Ce n'est qu'en 1945 que nous pûmes voir, en France, *Le Dictateur*. Et ce fut... une demi-déception. Englués dans l'horreur réaliste des crimes nazis, nous étions incapables, alors, de comprendre la morale de cette fable. Nous reprochions inconsciemment à Chaplin son ignorance d'une réalité atroce. Les sévices subis par ce petit ghetto et surtout le régime du camp de concentration n'étaient pas bien terribles comparés aux monstruosité que nous apprenions jour après jour. Et pourtant...

Et pourtant, écrit Chapin dans *Histoire de ma vie* (Ed. Laffont), « si j'avais connu les réelles horreurs des camps de concentration allemands, je n'aurais pas réalisé *Le Dictateur* : je n'aurais pas pu tourner en dérision la folie homicide des Nazis. Mais j'étais décidé à ridiculiser leur blabla mystique sur les races au sang pur. Comme si une chose pareille avait jamais existé en dehors des aborigènes d'Australie ! » [...]

Claude-Marie Tremois, *Télérama*, septembre 1972.

### Un chef-d'oeuvre inopportun

[...] la présentation, en avril 1945, du *Dictateur* de Charlie Chaplin fit figure d'événement. Chaplin restait sans doute le nom le plus illustre du cinéma mondial, et des quelques films américains montrés en 1945, le sien était le plus attendu. Pourtant, sa présentation dans notre pays fut un demi-échec. Ce n'était pas Chaplin qui était en cause, puisqu'au même moment la projection de *La ruée vers l'or* en version sonorisée (pourtant bien maladroitement) triomphait sur tous les écrans français. Non, ce n'était pas Chaplin, ni la qualité de son nouveau film, c'était uniquement une question de date de sortie. En avril 1945, la guerre faisait toujours rage, et le dictateur, que ce soit le vrai ou son sosie cinématographique, ne faisait rire personne. Cette satire sarcastique du III<sup>e</sup> Reich dont on commençait seulement à découvrir l'ampleur de certains méfaits, insoupçonnés jusque là, avait du mal à provoquer des éclats de rire escomptés, qui s'étranglaient dans la gorge des spectateurs avant même de s'y former. Jamais film ne fut présenter à un plus mauvais moment, jamais date ne fut plus mal choisie. La critique se fit en général l'écho du sentiment d'inopportunité devant cette sortie à une si mauvaise heure. Mais le public le ressent instinctivement, et même si le film suscita un mouvement de curiosité, ce ne fut pas un vrai succès de rire. D'une part les spectateurs français regrettaient le Charlot d'antan, leur héros favori, le vagabond persécuté et toujours invaincu, avec sa silhouette familière et ses accessoires légendaires dont, dans *Le Dictateur*, il était pour la première fois dépourvu. Ils préférèrent au même moment le retrouver dans les reprises de *Charlot soldat* ou *La Ruée vers l'or*. [...]

Philippe d'Hugues, *Le Figaro*, août 2005.

# 10 critiques presse

À l'occasion de la ressortie du film au cinéma en octobre 2002 dans une version restaurée.

Chronic'art	★★★★★ Par Jean-Philippe Tessé C'est vrai, on avait fini par oublier de dire que le film est un sommet du cinéma comique. Mais est-il besoin de le préciser ?
Cine Libre	★★★★★ Par Sébastien Lecordier Cinéaste visionnaire Chaplin ? Non. Homme éclairé par une trop grande lucidité pour ne pas tomber dans l'aveuglement des politiques. Et c'est réalisé à un tel degré d'humanité que l'on ne peut que fondre (en larmes).
Figaroscope	★★★★★ Par Françoise Maupin Voilà l'occasion ou jamais d'aller voir ou revoir ce monument du cinéma comique, qui est aussi une oeuvre d'une stupéfiante audace (...).
Le Monde	★★★★★ Par Jean-Michel Frodon Le mieux est quand même de regarder Le Dictateur. Pas le chef-d'oeuvre du cinéma mondial. (...) Et pas non plus la critique anticipée d'une mondialisation contemporaine que suggère son hasardeux slogan promotionnel. Le mieux est de regarder Le Dictateur, le film. C'est une merveille. Tout le reste vient à la suite.
Les Echos	★★★★★ Par Annie Coppermann Mais c'est, aussi, du grand cinéma. Il n'est que de revoir la scène à juste titre mythique, où le dictateur aliéné jongle, dans son bureau, avec le globe terrestre...
Les Inrockuptibles	★★★★★ Par Jean-Baptiste Morain Inutile sans doute de présenter Le Dictateur, de répéter qu'il faut voir ce chef-d'oeuvre du cinéma sur un grand écran (...).
L'Humanité	★★★★★ Par Vincent Ostria Mieux que jamais, Chaplin parvient à mêler dans un même souffle humour, poésie et drame. Sans oublier une réflexion inspirée sur le racisme et la tyrannie, d'une pertinence et d'une actualité permanentes. Aussi drôle que déchirant.
Libération	★★★★★ Par Gérard Lefort Certes, Chaplin a écrit ultérieurement que s'il avait su l'ampleur de l'horreur nazie, il n'aurait pas tourné le Dictateur. On pourrait renverser la proposition : c'est parce qu'en 1940 Chaplin ne savait pas tout (et surtout l'inimaginable) que le Dictateur est un film génial, c'est-à-dire prophétique.
Télérama	★★★★★ Par Pierre Murat Proclamer Blancs et Noirs égaux dans l'Amérique de 1940 ? Rien que pour cette profession de foi, il faudrait voir et revoir Le Dictateur. Pour en célébrer, chaque fois davantage, l'audace et l'humanisme.
Zurban	★★★★★ Par N. T. Binh Tout est dit. Tout jusqu'à l'absurde, avec une intelligence qui frôle sans temps mort le génie. Le Dictateur est sans conteste un chef-d'oeuvre absolu. Il est le film indispensable qui, à lui seul, légitime l'existence même du cinéma et lui donne ses lettres de noblesse, avec un tact, une modernité qui n'ont jamais depuis été égalés.

## Séance 3 : Réflexion faite...

Dans quelle mesure un film de comédie peut-il parler des crimes nazis ?

### CONSIGNE :

Vous devez rédiger un article (qui sera publié sur l'ENT de votre établissement, dans la rubrique de votre classe) répondant à cette question. Exprimez votre propre point de vue compte-tenu des analyses faites dans les séances précédentes. Réinvestissez les procédés de la persuasion rencontrés.

Votre texte devra être illustré de l'un de ces photogrammes accompagné d'une légende.



1



2



3

4



- Essaye  
- Ça va



5

"20 000 pour une loco, ? j'ai pas.  
Oï, mon ulcère !"



6

CRITÈRES DE RÉUSSITE

Points

CRITÈRES DE RÉUSSITE	Points